



© Sammi Landweer

FÚRIA

LIA RODRIGUEZ

14, 15 MARS 2020

**AVEC LE CONSERVATOIRE
EDGAR-VARÈSE
DE GENNEVILLIERS**

DOSSIER DE PRESSE

T2G

service de presse
T2G — Philippe Boulet boulet@tgcdn.com 06 82 28 00 47

FÚRIA

LIA RODRIGUEZ

AVEC LE CONSERVATOIRE EDGAR VARÈSE

samedi 14 mars à 18h

dimanche 15 mars à 16h

durée **1h15**

tarifs de 6 à 24 €

—
création **Lia Rodrigues**

assistanat à la création **Amalia Lima**

dramaturgie **Silvia Soter**

collaboration artistique et images **Sammi Landweer**

lumière **Nicolas Boudier**

avec des morceaux de chants traditionnels et de danses des Kanaks de Nouvelle-Calédonie

remerciements à **Zeca Assumpção, Inês Assumpção, Alexandre Seabra, Mendel**

danse et créé en étroite collaboration par **Leonardo Nunes, Felipe Vian, Clara Cavalcante, Carolina Repetto, Valentina Fittipaldi, Andrey Silva, Karoll Silva, Larissa Lima, Ricardo Xavier**

production Chaillot – Théâtre National de la Danse, avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre de son programme New Settings
coproduction Lia Rodrigues Companhia de Danças, Festival d'Automne à Paris, le CENTQUATRE-Paris, le MA scène nationale, Pays-de-Montbéliard, Künstlerhaus Mousonturm Frankfurt am Main, dans le cadre du festival Frankfurter Position 2019 – une initiative du BHF-Bank-Stiftung, Kunstenfestivaldesarts – Bruxelles, Teatro Municipal do Porto – Festival DDD – dias de dança, Theater Freiburg – Allemagne, Les Hivernales – CDNC, Muffatwerk München et le soutien de Redes da Maré e Centro de Artes da Maré
coréalisation Chaillot – Théâtre National de la Danse, Festival d'Automne à Paris

Lia Rodrigues est artiste associée à Chaillot – Théâtre National de la Danse et au CENTQUATRE-Paris

spectacle créé le 30 novembre 2018 à Chaillot – Théâtre National de la Danse dans le cadre du Festival d'Automne à Paris et du programme News Settings de la Fondation d'entreprise Hermès

TOURNÉE
DU SPECTACLE

vendredi 20 mars 2020
Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine

Des corps bouillonnent sur le plateau. Ils sont révoltés, en transe, puissants. Ils ont dévoré des choses, enrégurgitent des traces, qui apparaissent, se mélangent. Pour dire leur résistance par et à travers la danse, au monde qui les embrase.

Lia Rodrigues a l'habitude de bousculer la place des spectateur·trice·s en transcrivant, dans des créations à la frontière de la procession, un peu de la fureur brutale, flottante, de notre monde en mouvement. Une partie des danseuses et danseurs de Fúria est issue de la favela de Maré, dans laquelle la chorégraphe a initié une école de pédagogie artistique, indissociable d'une lutte collective et politique dont l'énergie se ressent jusque dans les postures, sur le plateau. Dressés par la danse, les corps se mettent à construire des mondes intimes, spectaculaires et performés dans des tableaux sans pause, jusqu'à l'épuisement. Et alors jaillissent dans l'espace, la vie et la survie, les colères et les identités.

LIA RODRIGUES

Chorégraphe.

Née au Brésil. Après une formation de ballet classique à São Paulo, elle fonde en 1977 le Grupo Andança. Entre 1980 et 1982, elle

vient en France et intègre la Compagnie Maguy Marin.

De retour au Brésil, elle fonde sa compagnie, la Lia Rodrigues Companhia de Danças. En plus de produire tous ses spectacles,

Elle crée en 1992 le festival de danse contemporaine

Panorama da Dança qu'elle dirige jusqu'en 2005. Depuis

2004 elle développe des actions artistiques et pédagogiques

dans la Favela de Maré où elle a créé en partenariat avec Redes

da Maré le Centro de Artes de Maré en 2009 et en 2012 l'École

Libre de Danse da la Maré. Parmi ses créations récentes, on peut

citer *Pororoca* (2009), *Piracema* (2011), *Pindorama* (2013) et *Para*

que o Céu nao Caia (*Pour que le Ciel ne tombe pas*) (2016)

ENTRETIEN AVEC LIA RODRIGUES

Après *Pindorama* et *Pour que le ciel ne tombe pas*, deux pièces à la frontière entre l'installation, la performance et la chorégraphie, quelles sont les idées, les images qui ont participé à l'élaboration de cette nouvelle création ?

Lia Rodrigues : Il est assez difficile pour moi de parler des idées à ce stade de la création – tout est encore en plein bouillonnement. Peut-être que ce dont je vais parler maintenant sera complètement différent dans trois semaines. Comme souvent, je ne travaille pas sur un thème précis. Du coup, je ne voudrais pas fixer des images ou des significations, et ainsi créer de fausses attentes alors que tout est encore en train d'émerger. Je travaille beaucoup à partir d'images, de matériaux qui apparaissent, qui disparaissent, qui se mélangent, qui se recouvrent.

Votre manière de travailler consiste le plus souvent à vous laisser guider par ces images, et par ce que chaque danseur apporte au sein de la création, au fil d'improvisations collectives... Il s'agit du coup d'un processus de maturation assez long...

Lia Rodrigues : Oui, la dernière création, *Pour que le ciel ne tombe pas*, a eu lieu il y a deux ans déjà. Pendant cette période de deux ans, j'ai fait une récréation de Pororoca ici à Maré, avec les élèves de l'école libre de danse. J'ai donné beaucoup de cours, d'ateliers. Ces cours, ces ateliers, ces rencontres sont très importantes pour moi, elles mettent en route le processus de création dans ma tête : j'emmagasine des images, des états. J'essaie de nouvelles choses. Le fait d'enseigner, de faire des expériences avec des groupes différents, dans des pays différents, dans des contextes politiques et culturels différents fait partie de ma démarche : ça m'aide à me déplacer, et à penser les créations autrement. La vie de l'école, de la compagnie, les projets de création et les projets pédagogiques sont intimement liés. Par exemple, quatre nouveaux danseurs de la compagnie sont issus de l'école de Maré.

En ce sens, on peut dire que vous essayez de mettre en place une forme d'écologie générale de la création, prenant en compte les questions économiques et sociales afin d'inventer de nouvelles manières de créer dans le contexte brésilien ?

Lia Rodrigues : Oui, nous avons justement discuté de cela ensemble, de la manière de créer de manière plus écologique, en faisant du recyclage ! Nous revisitons les autres pièces que j'ai créées, nous retraversons des situations, des enjeux, des questions, des images ; des situations issues de Pororoca et Piracema, mais aussi de pièces plus anciennes. Par contre, nous allons travailler dans la frontalité, contrairement à *Pindorama* ou *Pour que le ciel ne tombe pas*, qui avaient lieu dans un espace ouvert. La question que pose la frontalité touche aux frontières : quelles sont les frontières que nous voulons garder, et à quels endroits ? Comment traiter la question du nomadisme en travaillant à l'intérieur de ce cadre ? Comment travailler des états nomades qui se déploient dans l'espace, qui dérivent dans toutes les directions ? La situation au Brésil actuellement est très compliquée. Il devient de plus en plus difficile de travailler dans un pays qui est dans un tel état de délabrement démocratique, dans la précarité complète, dans l'insécurité... Nous avons l'impression que tout bouge en permanence, comme si nous étions au bord du gouffre. Nous ne savons pas de quoi demain sera fait. Il y a eu un coup d'état institutionnel, suivi de l'emprisonnement politique de Lula. Il n'y a plus d'argent pour la culture. Du coup, repenser l'écologie d'un projet artistique est presque une question de survie. Pour cette création, je travaille uniquement avec l'argent de l'Europe, il n'y a pas un sou du Brésil. Du coup, il est indispensable de se demander comment est-ce qu'on crée ; et pourquoi est-ce qu'on crée dans une situation comme celle-là ? Peut-être que c'est la seule chose qu'il reste à faire... Et pour ma part, c'est la seule chose que je sais faire. Il faut résister, chacun à sa manière. C'est pour cette raison que nous avons décidé de travailler dans cette forme d'écologie, en dévorant, en ingurgitant les traces de ce que nous avons déjà fait. Actuellement, nous travaillons beaucoup à partir d'images d'actualité, venant du Brésil, et du monde. Nous avons constitué une collection d'images, dans laquelle nous essayons de nous plonger, pour voir ce qui en ressort.

Pour voir de quelle manière la situation infuse, vient toucher les corps ?

Lia Rodrigues : Oui, la situation impacte les corps et la façon dont on organise nos idées. La précarité et l'instabilité de la situation se retrouvent dans le travail. Et puis d'autres configurations apparaissent également : par exemple, comment évoquer la banalisation des préjugés racistes, de la misogynie, du viol, de la corruption dans la société brésilienne. Comment la danse peut-elle prendre tout ça à bras le corps ? Comment répondre à cette violence ? Comment pouvons-nous essayer de répondre à des questions qui n'ont pas vraiment de réponse ? Comment répondre esthétiquement, par la danse ? Est-ce seulement possible ? Nous sommes

traversés par les paradoxes de notre situation : nous allons danser en Europe dans d'excellentes conditions, et en même temps, ici, au Brésil, c'est la misère... Alors on cherche ces images, ces situations chorégraphiques – espace, images, couleurs, textures, environnement. C'est le moment où tout ça est lancé dans une grande marmite, avec laquelle nous faisons notre cuisine. C'est une sorte de moment anthropophage : c'est très brésilien, cette manière de dévorer les choses.

Du coup, vous vous appuyez sur les individus, leurs images, leurs constructions culturelles pour rendre compte des différents aspects de la société brésilienne ?

Lia Rodrigues : Oui, on peut voir d'où ces gens viennent, et comprendre comment ils se retrouvent ensemble – ne serait-ce que par leur couleur de peau. C'était déjà le cas dans Pororoca : comment la singularité de chacun joue dans la constitution d'un groupe hétérogène, mais qui s'articule. Quand j'imagine des mondes pour la scène, j'essaie d'imaginer un monde possible où toutes ces singularités puissent s'exprimer. Je ne sais pas encore à quoi la création va ressembler, mais elle va porter quelque chose de cette utopie : essayer d'imaginer les mondes dans lesquels nous aimerions vivre. Comme si nous essayions de créer un monde porté par une utopie très pragmatique.

Une utopie spatiale, une utopie des corps...

Lia Rodrigues : Oui, et des idées ! Partager, échanger des idées. L'important est de réussir à créer une petite communauté au sein de laquelle les idées circulent... À chaque création, une petite communauté s'invente. Je ne sais pas quelle en sera la finalité encore, mais au niveau de la construction, c'est d'abord cela que j'essaie de mettre en place : la création de cette microsociété. Dans la situation du Brésil, rien n'est certain, mais cela veut dire aussi que tout est possible. C'est quelque chose qui est présent dans la création : rien n'est certain, et tout est possible. On peut sombrer, tout peut s'effondrer, mais il faut trouver le moyen de résister, de rester présents coûte que coûte. La favela nous apprend beaucoup là-dessus. Sur la manière de continuer à vivre et à inventer. Les gens qui habitent là-bas ont appris comment se réinventer chaque jour. À dire oui, alors que la vie ne cesse de leur dire non. Il y a une extraordinaire production de pensée à la marge : des manières de développer des projets, des modes de survie, des façons de construire et d'habiter. Je pense que la solution ne peut venir que de là-bas, de la périphérie. Quand je dis « la périphérie », ce n'est pas seulement au Brésil, mais toutes les périphéries : elles ont beaucoup à nous enseigner, à nous qui sommes au centre. Une part importante du travail consiste à inventer et à traverser une multiplicité d'identités ; des façons de bouger, des modes d'appropriation des signes, des travestissements, des symboles. Nous travaillons avec des formes flottantes et mobiles. C'est une sorte de laboratoire – comme la favela. La pièce sera un état de ce laboratoire.

Est-ce qu'il y aura un important travail sur les matières, comme dans Pindorama ?

Lia Rodrigues : Oui, il y a beaucoup de matières dans la marmite. J'emmène toujours beaucoup de matières sur le plateau, il y a de tout : tout est présent pour ouvrir le champ des possibles. Cela participe de ce grand mouvement de recyclage. À partir de tout cela, des personnages sont en train de s'inventer. Avec ces matériaux, on peut créer ce que l'on veut – un roi, une reine, un enfant... Je voulais qu'il y ait le plus d'éléments possibles dans la marmite. Et actuellement, nous essayons de faire cuire. Nous sommes dans le moment de la cuisson.

La voix a également une place importante dans votre travail – la voix dans tous ses états. Est-ce qu'elle sera présente dans cette création ?

Lia Rodrigues : Oui, il y a des cris, des chants, des mots – sang, blessure, squelette... - pas seulement des mots porteurs de violence cela dit, mais aussi de beauté. Je regarde la ville, Rio, et c'est une ville très belle, et en même temps terrible. Tout cela m'alimente. Je me sens plutôt pessimiste, tout en organisant un cadre utopique – en essayant de laisser vivre une certaine utopie. Sinon, à quoi bon ? Ce qui me donne la force de continuer dans cette voie de l'utopie c'est de voir tout ce qui se développe autour de moi – surtout dans les projets à Maré.

Propos recueillis par Gilles Amalvi pour le Festival d'Automne à Paris, 2018.

INFOS PRATIQUES

RÉSERVATIONS ET BILLETTERIE

en ligne sur www.theatre2gennevilliers.com
par téléphone au **01 41 32 26 26** ou sur place du **mardi au samedi**
de **13h à 19h** et **les lundis de représentation**

chez nos revendeurs habituels : fnac.com, Theatronline.com, Starter Plus, Billetreduc, Ticketac, CROUS et les billetteries des Universités Paris III, Paris VII, Paris VIII et Paris X

tarifs de 6 € à 24 €

PASS SAISON T2G

10€ pour tout.e.s !

retrouvez les avantages du Pass tout au long de la saison sur www.theatre2gennevilliers.com

LE RESTAURANT : YUPI AU THÉÂTRE

formule du jour à 14,50 € (entrée-plat ou plat-dessert), produits bio et locaux, plats du jour, vins naturels, bières et jus artisanaux, assiettes dînatoires etc...

du **lundi au vendredi**, pour déjeuner (**service de 12h à 14h**)
et les **soirs de représentation**.

renseignements / réservations **06 26 04 14 80**

VENIR AU T2G, C'EST TRÈS SIMPLE !

en métro **ligne 13, station Gabriel Péri** : prendre la sortie 1 et suivre le fléchage T2G au sol, qui mène jusqu'au théâtre

en bus lignes 54, 140, 175, 177 arrêt Place Voltaire et lignes 235, 276, 340, 577 arrêt Gabriel Péri

en voiture parking payant et gardé juste à côté du théâtre

depuis Paris - Porte de Clichy : direction Clichy-centre. Tourner immédiatement à gauche après le pont de Clichy, direction Asnières-centre, puis la première à droite, direction place Voltaire puis encore la première à droite, avenue des Grésillons.

depuis l'A 86 : sortie 5 direction Asnières / Gennevilliers-centre / Gennevilliers le Luth.

RETOUR EN NAVETTE GRATUITE APRÈS LE SPECTACLE

certaines soirs, après la représentation, une navette gratuite vous raccompagne vers Paris. Arrêts desservis : Place de Clichy, Saint Lazare, Opéra, Châtelet, République

THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS

T2G

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL



41 avenue des Grésillons, 92230 Gennevilliers
+ 33 [0]1 41 32 26 10
www.theatre2gennevilliers.com

Le T2G — Théâtre de Gennevilliers centre dramatique national est subventionné par le ministère de la Culture, la Ville de Gennevilliers et le Département des Hauts-de-Seine



@T2Gennevilliers